

Aristote contre Mac Do'

Maria-la-Grecque, mon amie, vint apporter dans la classe, par un jour pluvieux du mois d'avril, un peu du soleil de son pays.

Maria-la-Grecque montra de là-bas des images de mer et d'azur, de colonnes et de ruines antiques, affiches d'Athènes, de Delphes et de Mystra, des plages de la Crète et des fleurs d'Olympie qu'elle décrivit de son accent chantant.

Et plus elle racontait, plus elle construisait pour nous un univers d'émotions colorées, odorantes et sensuelles où l'exotisme le dispute au familier. Car nous partageons bien avec cette langue, cette culture où la nôtre trouve racine, des moments de douce intimité.

Et plus Maria parlait, plus les enfants ... bâillaient. Gentiment. Sans agressivité. Ils s'ennuyaient. Ils n'osaient pas encore le signaler trop ostensiblement, par déférence à l'observatrice "active" de la pédagogie Freinet qu'elle avait été pendant une semaine, au cours de laquelle ils avaient eu le temps de l'aimer bien.

A Maria, institutrice dans son pays, j'avais fait pleinement confiance sur la manière dont elle allait mener cet exposé qu'on lui avait demandé. Je ne pouvais pas m'imaginer qu'en pédagogue de longue date, elle irait se fourvoyer dans un flux ininterrompu de descriptions et d'évocations nostalgiques d'un pays qu'elle avait quitté depuis trop longtemps.

Cependant, Lionel, malicieux galopin du CM1, n'avait sans doute pas perdu tout espoir de rêver d'un ailleurs à sa portée. Il demanda la parole et dit: "Maria, à quoi ils jouent les enfants chez toi?" Puis Céline: "Qu'est-ce que vous mangez comme dessert?", Mathieu "Les enfants portent aussi des blue-jeans?... Ils ont des Nintendo?", Sabrina: "Y'a des Mac Do' chez vous?", Jimmy enfin: "Tu peux nous dire des choses en grec?"

Attention ravivée. L'oeil brille. On attend. On écoute. Maria parle. Parle dans sa langue, traduit à la demande avec plaisir, aisance et naturel. Et ce naturel-là, les petits Portugais de la classe, eux qui avaient refusé, hier et avant, de nous dire quelques mots dans leur langue maternelle qu'ils pratiquent pourtant à la maison, en famille (Sandrine: "J'ose pas. Ça me fait honte."), ils ne peuvent pas ne pas le percevoir. Ils ne peuvent pas ne pas découvrir qu'il est possible, ici et maintenant, d'être tranquillement "autre".

Alors, Maria-la-Grecque, désolée du peu d'enthousiasme que son exposé avait suscité, se consola peut-être en songeant que sa voix, qui disait des mots pour nous dépourvus de sens, ouvrait, bien mieux que n'aurait su le faire un brillant discours, un accès vers l'altérité assumée avec sérénité et bonheur, vers le droit à la différence.

Martine BONCOURT,
Lutzelhouse, avril 1995